

L'intérieur de l'Afrique orientale

Christopher Ehret

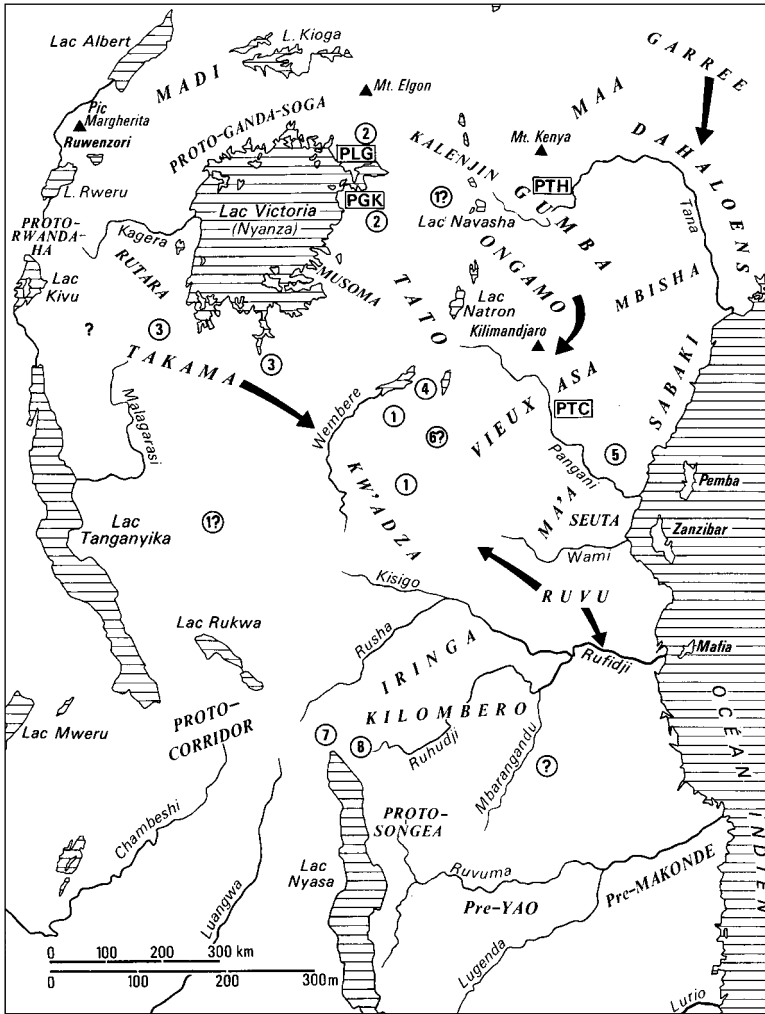
La période qui s'étend du VIII^e au XI^e siècle de l'ère chrétienne apparaît dans l'ensemble comme une phase de consolidation des tendances antérieures dans les régions de l'intérieur en Afrique orientale. Les grandes transformations ethniques et économiques du premier âge du fer remontent déjà à plusieurs siècles, à l'époque du changement d'ère et aux deux ou trois siècles suivants qui avaient vu l'expansion des communautés bantu dans des régions très dispersées et la diffusion de la technologie du fer. Il faudra attendre des siècles avant d'assister à des transformations équivalentes, mais cette période n'est pas pour autant dépourvue d'intérêt. De nouvelles expansions ethniques se produisent, modifiant la carte linguistique et imposant de nouveaux défis aux communautés déjà établies. Parfois aussi, une série de changements mineurs débouchent sur quelque chose de nouveau, sensiblement différent de la simple somme de ces transformations.

Les mouvements de populations

Au début du VII^e siècle, les deux groupes les plus répandus sont les Kushites méridionaux et les Bantu. Les langues nilotiques et khoisan sont assez fortement représentées, mais les peuples qui les parlent sont moins nombreux à participer aux événements du milieu du I^{er} millénaire.

Les Kushites

Les premiers Kushites méridionaux s'étaient implantés au nord du Kenya pendant le III^e millénaire avant l'ère chrétienne, et certains de leurs



22.1. Les principales sociétés d'Afrique orientale, du VII^e au IX^e siècle.
[Source: C. Ehret.]

Les noms des groupes ethniques sont écrits en capitales. (Note: En dépit de l'étroite ressemblance entre leurs noms, les Ma'a sont des Kushites méridionaux tout à fait différents des Maa, qui parlaient une langue nilotique orientale).

Les flèches indiquent les directions probables de l'expansion des ethnies au cours de la période comprise entre le VII^e et le IX^e siècle ou l'ayant suivi.

Abréviations et chiffres désignant les ethnies:

- | | |
|-----------------------------------------------------|------------------------------|
| 1. Communauté de chasseurs-cueilleurs
khoisan | 6. Pré-Rangi |
| 2. Kushites méridionaux de Plateau | 7. Pré-Nyakyusa |
| 3. Kushites méridionaux du Nyanza | 8. proto-Njombe |
| 4. Porto-Kushites méridionaux du Rift
occidental | PGK Proto-Gisii-Kuria (Mara) |
| 5. Pré-Asu | PLG Proto-Luyia-Gisu |
| | PTC Proto-Taita-Changa |
| | PTH Pré-Thagicu |

descendants linguistiques, progressant plus loin vers le sud, étaient parvenus jusqu'au centre de la Tanzanie septentrionale à la fin du II^e millénaire. On pense que ce sont les peuples parlant les premières langues kushitiques du Sud qui ont laissé les vestiges archéologiques des diverses cultures appartenant à la tradition néolithique pastorale des savanes de l'Afrique orientale¹. Comme l'indiquent les données archéologiques, les Kushites méridionaux élevèrent, dès le début de leur implantation, des bovins, du petit bétail, ainsi, apparemment, que des ânes. Ce qui n'est pas encore absolument attesté par l'archéologie, mais qui ressort clairement des données linguistiques, c'est que beaucoup d'entre eux cultivaient les céréales², et certains depuis des temps très reculés, utilisant à la fois l'irrigation et les engrais animaux pour accroître les rendements.

Les Kushites méridionaux du début du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne formaient un groupe très hétérogène. Les Dahalo étaient établis le long de la Tana et dans une partie de la région proche de la côte du Kenya. Les groupes implantés le long de la Tana étaient apparemment des cultivateurs, tout comme les Pokomo et les Elwana de langue bantou qui devaient par la suite les absorber et les remplacer au cours du millénaire actuel³. Une communauté au moins de chasseurs-cueilleurs, établie dans ce qui est aujourd'hui la région de Witu, avait adopté la langue dahalo, abandonnant son ancienne langue khoisan, dont elle conserva cependant un certain nombre de mots à clics⁴.

Plus loin dans l'intérieur, les Kushites méridionaux du Rift dominaient. Une de leurs sociétés, dont le souvenir a été conservé dans la tradition orale sous le nom de Mbisha, vivait sur les monts Taita⁵. L'implantation des vieilles communautés parlant le dialecte asa ancien peut être située autour du Kilimandjaro et vers le sud jusqu'à la steppe masaï, les deux groupes kushites méridionaux, étroitement apparentés, des anciens Kw'adza et des Iringa occupant certaines parties du centre de l'actuelle République-Unie de Tanzanie (voir fig. 22.1). Ces trois dernières sociétés parlaient ce qui n'était encore guère que des dialectes d'une langue unique variée. Les sociétés asa et kw'adza anciennes semblaient coexister, comme plus tard, les sociétés agricoles de la région, avec des bandes de chasseurs-cueilleurs, dont certaines avaient adopté les langues des groupes dominants de cultivateurs et de pasteurs⁶. A l'ouest de la vallée du Rift en République-Unie de Tanzanie s'étendaient les territoires des communautés à juste titre connues sous le nom de peuples du Rift occidental, qui avaient probablement, à une certaine époque, occupé toutes les régions au sud de la forêt de Mau au Kenya, poussant même vers l'ouest jusqu'à la rive sud-ouest du lac Victoria, mais qui vers l'an +600 semblaient concentrées dans les régions de Serengeti et de Ngoron-

1. S. H. Ambrose, 1982.

2. C. Ehret, 1980*a*.

3. C'est ce qu'indiquent les termes de culture apparemment empruntés à la langue dahalo par le pokomo.

4. C. Ehret, 1974*a*, p. 10-11, 67.

5. C. Ehret et D. Nurse, 1981*a* et 1981*b*.

6. C. Ehret, 1974*a*, p. 15.

goro. Au VII^e siècle, beaucoup de Kushites méridionaux du Rift vivaient sans doute en économie essentiellement pastorale. Il paraît cependant probable que d'autres, en particulier autour du Kilimandjaro, sur les monts Taïta et sur les franges de la vallée du Rift, se consacraient surtout à la culture.

Les autres communautés kushites méridionales importantes à cette époque parlaient des langues mbuguan. Les données linguistiques permettent de distinguer deux groupes. L'un, celui des Kushites kirinyaga, semble avoir précédé les Bantu sur le mont Kenya; il s'agit probablement du peuple connu sous le nom de Gumba dans les traditions modernes de la région, et on trouve en son sein sans doute des chasseurs-cueilleurs aussi bien que des cultivateurs⁷. Le second, constitué par les anciens Ma^{ca}, est apparemment concentré à cette époque au nord-est de la Tanzanie, probablement à l'est des anciens Asa et au sud de la Pangani, dans certaines parties du bassin supérieur du Wami, où les conditions naturelles permettent l'élevage extensif. Les traditions orales des Ma^{ca} actuels conservent le souvenir de leur arrivée dans la région, à partir du Kenya, avant le VII^e siècle⁸. Apparemment, les Ma^{ca} ont rattaché leur histoire récente à une tradition authentique, mais très ancienne, avec laquelle les données linguistiques concordent. Ils font remonter leur émigration à partir du Nord à une date très antérieure au VII^e siècle⁹.

Les Khoisan

Au fur et à mesure de leur expansion au cours des trois derniers millénaires avant l'ère chrétienne, les Kushites méridionaux avaient complètement assimilé un grand nombre de communautés khoisan. D'autres avaient survécu, vivant de la chasse et de la cueillette, à côté des cultivateurs kushites, mais avaient adopté la langue de ces voisins plus puissants. Vers la fin du I^{er} millénaire, on l'a vu, la plupart des communautés linguistiques kushites semblent présenter ce type de relation avec des peuples pourtant différents du point de vue du régime économique. Mais aux abords des zones kushites méridionales de la Tanzanie centrale, au moins deux groupes khoisan parviendront à conserver leur langue jusqu'à l'époque actuelle. Les Hadza survivront près du lac Eyasi, dans des terres peu propices à la culture et interdisant l'élevage du fait de la mouche tsé-tsé. Néanmoins, eux aussi ont sans doute subi, dès avant le VII^e siècle, l'influence de leurs voisins du Rift occidental, et l'on trouve chez eux, par exemple, des poteries du style néolithique pastoral emprunté aux Kushites méridionaux¹⁰. L'autre groupe est celui des communautés sandawe, qui survivront en adoptant l'agriculture et en se dotant ainsi des bases économiques nécessaires pour résister à la concurrence des autres

7. *Ibid.*, p. 27-28; des données nouvelles permettent aujourd'hui d'identifier leur langue comme appartenant à la branche mbuguan du Kushite méridional.

8. S. Feierman, 1974, p. 74-75.

9. C. Ehret, 1974a, p. 13.

10. S. H. Ambrose, 1982.

cultivateurs, puisant apparemment leurs connaissances auprès des anciens Kw'adza établis à Kondoa ou dans son voisinage, ou bien même dans les régions que leurs descendants occupent aujourd'hui¹¹. Malheureusement, nous ne sommes pas encore en mesure de dater ce passage à l'agriculture. Il est peu probable qu'il soit aussi tardif que le XVIII^e siècle comme l'ont cru certains observateurs¹². Il est fort possible que les Sandawe aient commencé à se tourner vers l'agriculture dans la période allant du VII^e au XI^e siècle, les anciens Kw'adza étant probablement déjà installés dans la région à cette époque, mais ce changement pourrait aussi se situer entre 1100 et 1700.

Les populations de langue centre-soudanienne

Très loin à l'ouest, dans la région des Grands Lacs, des communautés de langue centre-soudanienne semblent avoir joué dans l'histoire le même rôle que les Kushites méridionaux dans les régions centrale et orientale de l'Afrique de l'Est. Éleveurs de bovins et de petit bétail, cultivateurs de sorgho et de millet, actifs pêcheurs, les Centre-Soudaniens ont d'abord pris de l'importance dans les zones proches du Nil, à l'extrême sud du Soudan et à l'extrême nord de l'Ouganda, probablement au III^e millénaire avant l'ère chrétienne. Par la suite, un nouveau front de colonisation centre-soudanienne s'est ouvert vers le sud dans le bassin du lac Victoria. Deux types de données attestent cette expansion, qui n'a guère été étudiée jusqu'à présent. L'analyse des pollens permet de constater dans la végétation des changements attribuables à des activités agricoles menées dans le bassin et de faire remonter le début de l'ère agricole à environ trois mille ans, au plus tard, dans les secteurs situés à l'ouest et juste au nord du lac Victoria¹³. Du point de vue archéologique, la poterie de Kanyore est une manifestation probable de cette expansion culturelle et économique des Centre-Soudaniens.

Comme leur contemporains, les Kushites méridionaux de l'est de la région des Grands Lacs, les agriculteurs et les éleveurs centre-soudaniens des trois derniers millénaires avant l'ère chrétienne sont entrés en relations étroites avec des communautés voisines qui vivaient de la cueillette. Cela s'est traduit notamment par la généralisation de la poterie de Kanyore chez des chasseurs-cueilleurs, par exemple à l'ouest et au sud du lac Victoria¹⁴. Étant partiellement pêcheurs, les Centre-Soudaniens pourraient avoir disputé directement à ceux qui les avaient précédés dans le bassin l'une de

11. Cette parenté est abondamment attestée dans le vocabulaire de la production alimentaire des Sandawe, qui a emprunté un grand nombre de mots à l'ancien kw'adza; toutefois, il n'y a pas encore eu de publication sur le sujet. Voir également Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

12. Par exemple, J. L. Newman, 1970.

13. Voir par exemple R. L. Kendall, 1969; M. E. S. Morrison, 1968; M. E. S. Morrison et A. C. Hamilton, 1974. Pour l'interprétation historique de ces données, voir D. Schoenbrun, 1984, note 47.

14. S. H. Ambrose, 1982, p. 133.

leurs principales ressources alimentaires et, partant, avoir converti les chasseurs-cueilleurs à leur mode de vie et les avoir absorbés dans leurs sociétés plus rapidement et plus complètement que les Kushites méridionaux.

Les Nilotes

A l'est du lac Victoria, la prédominance des premiers agriculteurs a d'abord été remise en cause par les Nilotes méridionaux, qui commencèrent à se déplacer vers le sud, à partir des régions de la frontière entre l'Ouganda et le Soudan, vers le milieu du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne, et qui doivent être considérés comme les créateurs de la tradition archéologique d'Elmenteita¹⁵. Les Nilotes méridionaux s'implantèrent dans les zones plus élevées situées sur la bordure ouest du centre de la Rift Valley au Kenya, intégrant dans leur société une population considérable de Kushites méridionaux et nouant apparemment des liens économiques étroits avec des communautés de chasseurs-cueilleurs des franges forestières de la Rift Valley et avec les communautés plus purement pastorales de Kushites méridionaux qui continuaient à occuper le fond de la vallée¹⁶. Les chasseurs devaient leur fournir des produits comme du miel, de la cire d'abeille et des peaux, tandis que les éleveurs de la Rift Valley devaient échanger avec eux du bétail contre des céréales. Au VII^e siècle de l'ère chrétienne, les Nilotes méridionaux avaient engendré deux sociétés distinctes, les Pré-Kalenjin, au nord des monts de Mau, et les Tuto — dont les Dadoga actuels sont issus — au sud de cette chaîne. Au début, les Tuto semblent s'être concentrés sur les hautes terres de Loita avant de se répandre à une époque plus tardive, mais antérieure à 1100, vers le sud-est dans l'ancien pays asa de la steppe masai¹⁷.

L'expansion bantu

Cependant, ceux qui menaceront le plus le mode de vie des premiers agriculteurs seront les Bantu arrivés en Afrique orientale au début de l'âge du fer. La concurrence ne se manifesta pas immédiatement car, initialement, les Bantu ne s'installèrent que dans des secteurs assez circonscrits.

C'est à l'extrême ouest de la région des Grands Lacs que ces communautés agricoles nouvelles sont apparues d'abord. Parlant un certain nombre de dialectes différents de la langue que les spécialistes modernes désignent par l'expression proto-bantu oriental, ils semblent s'être implantés dans certains secteurs de l'ouest, du centre et du sud de la région des lacs avant le milieu du dernier millénaire ayant précédé l'ère chrétienne¹⁸. Deux grandes transformations économiques étaient alors en cours dans la partie nord-occidentale de l'Afrique de l'Est. La première était la généralisation

15. *Ibid.*, p. 139-144.

16. C. Ehret, 1971, p. 39, 114.

17. *Ibid.*, p. 55-57; C. Ehret, 1980*b*.

18. C. Ehret, 1973. Voir aussi J. Vansina (1984) pour une bibliographie et une interprétation récentes.

du travail du fer et ses incidences sur la technique de fabrication des outils car, dans cette région, l'âge des outils de pierre touchait presque à sa fin, évolution qui s'est produite plutôt plus rapidement qu'ailleurs en Afrique orientale. La seconde transformation, probablement plus importante à long terme, fut l'apparition d'une agriculture plus complexe, surtout dans les communautés parlant le proto-bantu oriental. Vivant surtout, à l'origine, de la culture de l'igname, ces communautés avaient commencé à adopter en outre les cultures des sociétés agricoles qui les avaient précédées dans la partie orientale du continent, améliorant ainsi leur capacité d'adaptation à l'extrême diversité des environnements est-africains¹⁹. Vers la fin de l'ère préchrétienne, quelques communautés bantu orientales, qui avaient subi l'influence de leurs voisins centre-soudaniens, ainsi que des Kushites méridionaux au sud du lac Victoria, s'adonnaient de plus en plus à l'élevage du bétail. En outre, il semble que parmi les populations parlant des dialectes du bantu oriental il y ait eu, au cours des derniers siècles ayant précédé l'ère chrétienne, un accroissement démographique considérable par absorption d'un grand nombre des premiers occupants soudaniens²⁰, et probablement aussi par progression naturelle. Tout à la fin de l'ère préchrétienne, les Bantu orientaux de la région des lacs et des zones adjacentes du Zaïre oriental s'étaient suffisamment multipliés pour alimenter une nouvelle émigration en direction d'autres régions lointaines de l'Afrique de l'Est et du Sud-Est.

En Afrique orientale, une partie des nouveaux émigrants s'installèrent loin à l'est, jusque dans les zones côtières du sud du Kenya et dans certaines régions montagneuses du nord-est de la Tanzanie, en particulier les monts Pare et Ngulu. C'est à eux que l'on doit les poteries kwale. D'autres, issus de la même souche mais émigrés légèrement plus tard, étaient arrivés au mont Kenya vers le V^e siècle de l'ère chrétienne. C'est probablement ce dernier groupe qui introduisit dans la région le bantu oriental, ancêtre des langues thagicu actuellement parlées dans toutes les zones montagneuses du Kenya oriental. La continuité archéologique entre l'artisanat kwale, la poterie gatung'ang'a du mont Kenya au XII^e siècle et des productions plus récentes n'est pas encore pleinement démontrée, mais l'hypothèse paraît plausible²¹, et elle concorde avec les indices linguistiques. On peut avancer que les populations implantées sur les monts Pare parlaient le dialecte très voisin dont sont issues les langues chaga, dawida et sagara²². Bien que les produits de l'artisanat kwale soient connus par les sites du Kilimandjaro, peu éloigné, il est plus que probable qu'ils aient été fabriqués par les premiers habitants bantu des monts Pare, qui fournissaient depuis longtemps la région, étant donné que les pentes du Kilimandjaro n'étaient pas riches en argile de bonne qualité.

19. C. Ehret, 1974*b*.

20. C. Ehret, 1973.

21. R. C. Soper, 1982, p. 236-237.

22. C. Ehret et D. Nurse, 1981*b*.

Parmi les premières migrations de Bantu orientaux en direction des côtes de l'Afrique de l'Est, il faut aussi retenir celle de populations de la côte nord-est, qui remonte probablement au plus tard au milieu du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne. On ne dispose pas encore de données archéologiques permettant de dater exactement le début de ce peuplement. Au VII^e siècle, des communautés originaires de la côte nord-est occupaient vraisemblablement un territoire qui s'étendait du nord de l'embouchure de la Tana jusqu'à l'arrière-pays de la ville moderne de Dar es-Salaam en Tanzanie, et elles allaient bientôt fusionner pour former quatre sociétés : les Sabaki au Kenya, les Seuta plus au sud, les Ruvu dans l'arrière-pays de la côte de Tanzanie centrale et peut-être déjà les pré-Asu dans la partie sud des monts Pare²³. On peut penser que dans plusieurs secteurs, et en particulier au nord de la Pangani, cette expansion a impliqué l'intégration des populations kwale précédemment établies dans l'arrière-pays²⁴.

Plusieurs migrations bantu des débuts de l'âge du fer devaient pénétrer très loin au sud de l'Afrique orientale. Les Kilombero s'étaient installés dans la vallée du même nom dans son voisinage. D'autre part, des « ancêtres linguistiques » d'autres populations modernes du sud de la Tanzanie s'implantèrent encore plus au sud, dans les hautes terres songea et au sud de la Ruvuma. D'autres colonies s'établirent à l'extrémité nord du lac Nyasa, entre autres les groupes dont les parlers sont, par diverses voies, à l'origine de la langue nyakyusa, de celles du « corridor » (fipa, nyamwanga, nyiha, mambwe) et des langues njombe (hehe, bena, kinga). Ces trois derniers établissements ne sont encore connus que par les données linguistiques²⁵.

Les dernières implantations bantu anciennes qui sont assez importantes pour être mentionnées sont celles de la rive occidentale du lac Victoria — et plus particulièrement du nord du golfe de Wami — ainsi que celles qui concernent certaines portions occidentales du centre-nord de la Tanzanie. Le groupe du golfe de Wami, qui a créé une variété de poterie d'Urewe, est probablement l'ancêtre des sociétés luyia-gisu postérieures. Le deuxième des établissements susmentionnés est celui des fabricants de la poterie lelesu, et il n'a peut-être eu qu'une existence éphémère. Une autre possibilité est que cette poterie ait été fabriquée par la communauté dont sont issus les Irangi, qui vivent actuellement dans la région de Kondoa dans le centre de la Tanzanie.

D'autres sociétés bantu orientales se sont évidemment constituées dans les communautés qui ont continué à habiter dans la région des Grands Lacs. Selon la meilleure hypothèse, fondée à la fois sur des données linguistiques et sur des indications combinées fournies par la tradition orale et par l'ar-

23. Voir les arguments invoqués à ce sujet dans Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19. « Sabaki et Ruvu sont des noms géographiques donnés par les spécialistes à des populations dont les véritables noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous ; on a utilisé de même, dans ce chapitre, les appellations Takama, Njombe, Kirinyaga, Iringa, etc. ».

24. Les indications qui conduisent à cette conclusion sont des emprunts anciens à une langue apparentée au thagicu ou au taita-chaga qu'on trouve dans les langues sabaki et qui ne sont pas nettement attribuables aux contacts ayant pu se produire au cours des derniers siècles. Des emprunts analogues se rencontrent aussi, mais rarement, dans certaines langues du sud de la Somalie.

25. D. Nurse, 1982. Voir également Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

chéologie en ce qui concerne la continuité du peuplement, les populations protolacustres habitaient la région de Bukoba vers la fin de l'ère préchrétienne²⁶. Il se peut que les populations prototakama aient vécu au sud des établissements protolacustres, tandis que d'autres communautés, intégrées à des sociétés lacustres en expansion à diverses époques ultérieures, s'étaient implantées au Rwanda et au Burundi ainsi qu'en d'autres points de la bordure occidentale de la région.

On trouve donc au VII^e siècle beaucoup de communautés agricoles bantu orientales dispersées et très inégalement réparties : très disséminées dans le centre et le sud de la région des Grands Lacs, implantées de façon probablement continue dans tout l'arrière-pays immédiat de la Tanzanie centrale et septentrionale et des côtes du Kenya, dans les monts Pare, dans une poche isolée sur les pentes du mont Kenya, le long de la rive occidentale du lac Victoria, en plusieurs groupes proches les uns des autres au centre de la Tanzanie méridionale ; et peut-être dans une zone du centre-nord de ce pays. Le facteur commun de cette répartition est que les Bantu se sont habituellement établis dans des zones dont la pluviosité dépassait 900 à 1 000 millimètres par an ou se situait à un niveau légèrement inférieur dans les régions plus montagneuses, la différence étant alors compensée par une moindre évaporation. En d'autres termes, les migrants bantu orientaux du début de l'âge du fer semblent s'être orientés de préférence vers les régions qui ressemblaient le plus à celles d'où ils venaient : zones de bois ou de forêts, recevant une quantité suffisante de pluie pour permettre l'agriculture reposant sur l'igname, moteur des premières migrations bantu hors de l'Afrique occidentale²⁷. Il est certain qu'à cette époque tous les Bantu d'Afrique orientale connaissaient la culture des céréales africaines, mais leur mode d'habitat donne à penser que celle de l'igname restait très importante.

Ce qui rendait les régions humides encore plus attirantes était l'abandon total, ou presque, où bien souvent les laissaient les cultivateurs nilo-kushites méridionaux déjà établis, ce qui supprimait le risque d'affrontement direct pour la possession des terres. Le long des côtes de l'Afrique orientale, un grand nombre de zones devaient être infestées de mouches tsé-tsé, et donc inhospitalières pour les pasteurs kushites et nilotes. De même, en Tanzanie méridionale, les colonies bantu s'implantaient souvent dans des zones mal adaptées à l'élevage et où, en tout état de cause, les kushites méridionaux n'étaient pas encore parvenus²⁸, alors que sur les monts Pare et sur le mont Kenya, nous pouvons imaginer que les immigrants bantu sont allés vers les zones boisées situées au-dessus des plaines et des franges forestières déjà exploitées par leurs voisins kushites. Beaucoup de ces secteurs devaient abriter des bandes vivant de la chasse et de la cueillette, mais dans leur concurrence pour la nourriture, elles se trouvaient très désavantagées par rapport aux nouveaux arrivants. Sauf dans les zones de forêts plus froides des hauts plateaux, elles ont probablement été assimilées par ces communautés bantu en l'espace de quelques siècles seulement.

26. P. Schmidt, 1978.

27. C. Ehret, 1982a.

28. G. Waite et C. Ehret, à paraître.

La seule exception remarquable à ce modèle de peuplement bantu est la migration des artisans de Lelesu vers les zones très sèches du centre de la Tanzanie. Si cette communauté a pu survivre en tant que société indépendante dans les périodes suivantes, ce n'est qu'au prix d'une adaptation rapide et fondamentale de son mode de subsistance, qui ne s'est pas imposé aux autres colonies bantu, en passant totalement à la culture céréalière et peut-être aussi en faisant une part beaucoup plus grande aux produits de la chasse dans son alimentation. Faute de données permettant d'établir un lien entre les artisans de Lelesu et une société de langue bantu plus tardive, nous ne pouvons suivre cette évolution fascinante, mais hypothétique dans l'état actuel de nos connaissances.

Au VII^e siècle, plusieurs zones de l'intérieur de l'Afrique orientale demeurent dénuées de communautés d'agriculteurs. La plus importante couvre une grande partie de la Tanzanie occidentale. La deuxième se situe au cœur de la Tanzanie du Sud-Ouest. Il y a lieu de supposer que des bandes de Khoisan vivant de la chasse et de la cueillette continuent à y mener une existence indépendante, et qu'il en ira encore ainsi souvent jusqu'à une époque plus tardive. Mais les recherches archéologiques nécessaires pour vérifier cette hypothèse restent à faire.

Quelques sociétés kushites orientales jouent également un rôle de premier plan, principalement dans ce qui est aujourd'hui le nord du Kenya. Sur le versant nord du mont Kenya vivent des peuples parlant une forme archaïque du yaaku. Les Kushites orientaux de langue yaaku s'étaient peut-être répandus dans la région dès le I^{er} ou le II^e millénaire avant l'ère chrétienne. Essentiellement pasteurs, semble-t-il, mais connaissant un peu la culture des céréales, ils avaient intégré les Kushites méridionaux de langue mbuguan, qui les avaient précédés dans le centre-nord du Kenya²⁹, et leur langue avait également été adoptée par une au moins des communautés de chasseurs-cueilleurs khoisan du versant nord du mont Kenya³⁰.

Dans le bassin du lac Turkana sont installés d'autres kushites orientaux, descendant de groupes apparentés aux Dasenech et aux Arbore qui occupent de nos jours l'extrémité nord du lac et largement répandus dans toute la cuvette au cours du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne. Les chercheurs modernes ont donné le nom de Baz à ces groupes oubliés³¹, qui sont probablement les auteurs des monuments archéo-astronomiques de la région du lac Turkana³².

Les ancêtres des Somali et des Rendille

Plus à l'est, les vastes zones de basses terres s'étendant entre le Tana et le bassin du Shebelle en Somalie sont déjà occupées depuis plusieurs siècles

29. C. Ehret, 1974a, p.33; mais cet ouvrage n'indique pas les filiations linguistiques pour ces Kushites méridionaux.

30. *Ibid.*, p. 33, 88.

31. B. Heine, F. Rottland et R. Vossen, 1979.

32. S. H. Ambrose, 1982. Ces groupes ont peut-être été formés par les premiers Nilotes.

par les ancêtres des Somali et des Rendille³³. Certains signes indiquent que leur expansion dans cette région, qui a probablement commencé au début de l'ère chrétienne, s'est fait aux dépens non seulement de chasseurs-cueilleurs relativement nombreux dont l'appartenance linguistique est mal connue, mais aussi de communautés de pasteurs de langue dahalo³⁴. Mais au VII^e siècle de l'ère chrétienne, les régions des fleuves Juba et Shebelle sont déjà largement, sinon totalement, passées au somali³⁵.

Les régions au nord-est de l'intérieur de l'Afrique orientale se distinguent des autres sur le plan économique. Comprenant les zones les plus sèches de l'Afrique orientale, elles sont devenues au VII^e siècle le foyer d'une nouvelle forme de pastoralisme, dans laquelle le chameau, mieux adapté à ce type de climat, remplace souvent le bétail comme animal de base. Parallèlement aux formes les plus spécialisées de l'élevage du chameau apparaît un nouveau type de société, caractérisé par un mode de vie nomade, inconnu à l'époque et qui le restera dans toute la partie méridionale de l'Afrique orientale. On ne sait pas exactement jusqu'à quel point ces nouveaux modes de vie et d'habitat se sont déjà répandus au VII^e siècle. Les données linguistiques semblent indiquer qu'ils sont fort bien implantés chez les pré-Rendille, qui vivent dans les zones les plus arides, et chez certains groupes de langue somali³⁶. D'un autre côté, beaucoup de communautés somali vivent dans des régions un peu mieux arrosées, où le bétail peut encore concurrencer le chameau, et l'aire linguistique somali englobe les sociétés agricoles sédentaires installées le long des fleuves Juba et Shebelle pour lesquelles les bovins auraient présenté une utilité bien plus grande³⁷. On peut penser que les peuples baz du bassin du lac Turkana élèvent également des chameaux, peut-être moins systématiquement, il est vrai, que les peuples installés plus loin du lac à l'est.

Probabilité de l'élément indonésien

La dernière composante ethnique, qui n'est pas directement présente dans l'intérieur, mais qui va exercer une influence économique fondamentale à long terme, est l'élément indonésien. Débarqués sur les côtes en suivant les routes maritimes de l'océan Indien entre le III^e et le VI^e siècle de l'ère chrétienne, les pré-Malgaches trouveront ailleurs un établissement plus durable lorsqu'ils s'installeront à Madagascar. Mais ils ont peut-être apporté avec eux une partie des cultures caractéristiques de l'Asie du Sud-Est, particulièrement bien adaptées à plusieurs climats locaux de l'Afrique orientale. La plus importante des nouvelles cultures est la banane, qui se révélera par la suite facile à acclimater dans les zones chaudes des hautes terres. Les autres cultures, qui, comme la banane, exigent des pluies importantes (ou une irrigation), sont l'igname d'Asie, le taro et la canne à sucre. Le riz est

33. B. Heine, 1978.

34. Premiers résultats du projet de recherche actuellement mené par M. N. Cali et C. Ehret sur l'histoire somali.

35. M. N. Cali, 1980.

36. B. Heine, 1981.

37. M. N. Cali, 1980.

lui aussi probablement introduit par les pré-Malgaches, mais à la différence des autres cultures, il ne va apparemment pas se diffuser beaucoup plus loin que la ceinture côtière avant le XIX^e siècle³⁸.

Les processus ethniques

La persistance du VII^e au XI^e siècle de tendances qui s'étaient déjà affirmées durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne peut être décrite de divers points de vue.

Du point de vue géographique, les différentes communautés de langue bantu restent pour la plupart confinées dans les limites du milieu naturel assez restreint de leurs établissements des débuts de l'âge du fer, tout en se multipliant à l'intérieur de ces zones et en exploitant de plus en plus les possibilités qu'elles offrent, dans les hautes terres, par exemple, en défrichant de plus vastes superficies de forêts, et, dans les autres zones, en poussant jusqu'à la limite des milieux favorables. Les données linguistiques indiquent aussi un essor prenant la forme d'une assimilation continue de groupes de langues non bantu dans un certain nombre de régions. Au nord-est de la Tanzanie, par exemple, une fraction très importante des populations parlant l'ancienne langue ma'a semble avoir été intégrée à la société proto-seuta, dans le cadre de l'expansion territoriale seuta vers les monts Ngulu et Uzigala³⁹.

De même, la différenciation des sociétés bantu continue de s'accroître. Au début de l'ère chrétienne, tous les Bantu de l'Afrique orientale parlaient des dialectes de la même langue bantu orientale. Au VII^e siècle, l'intelligibilité mutuelle de ces dialectes touche sans doute généralement à sa fin; et dès le XI^e siècle, le processus de différenciation aura été suffisamment poussé pour permettre de distinguer une série de langues distinctes — celle de la côte nord-est, composée elle-même de trois dialectes ou groupes de dialectes différents (le seuta, le sabaki, le ruvu et l'asu); la langue des populations lacustres du centre de la région des Grands Lacs, divisible au moins en trois dialectes déjà suffisamment dissemblables pour constituer des langues quasi séparées; la langue takama, comprenant elle aussi plusieurs dialectes parlés par des communautés vivant au sud du lac Victoria; le proto-gusii-kuria, langue parlée le long de la rive sud-est du lac; le proto-luyia-gisu des rives du lac; le thagicu, probablement parlé par les auteurs de la poterie gatung'ang'a, sur le mont Kenya; le proto-taita-chaga, langue des artisans maore du nord des monts Pare, du Kilimandjaro et des monts Taita, comportant trois dialectes, dont deux parlés dans la région des monts Taita; et les diverses langues de l'extrême sud de la Tanzanie⁴⁰. Avant même le XI^e siècle, les branches sabaki et ruvu du bantu parlé sur la côte nord-est étaient en train de se subdiviser elles-mêmes en plusieurs

38. C. Ehret, à paraître.

39. C. Ehret, 1974a, p. 13.

40. Voir également Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

groupes de parlers divergents. La société sabaki d'origine s'était scindée en sociétés proto-swahili, proto-pokomo, proto-mijikenda et elwana, et l'essaimage vers l'intérieur des terres — jusqu'à l'actuel Ukagulu — de certains groupes de langues ruvu avait abouti à la constitution de deux populations ruvu distinctes, l'orientale et l'occidentale.

La division des Taita-Chaga en trois sociétés peut aussi être attribuée aux migrations intervenues au cours de cette période. Les proto-Taita-Chaga auraient été parmi les premiers fabricants de la poterie maore, dont l'apparition dans le nord des monts Pare remonte à la fin du I^{er} millénaire⁴¹. La première scission du groupe taita-chaga se traduit par l'installation sur les monts Taita, vers la même époque, d'un petit groupe dont le parler taita-chaga donnera naissance à la langue sagara moderne. Une deuxième phase de migration du nord des monts Pare vers les monts Taita introduit dans cette région un deuxième parler taita-chaga, d'où est issu le dawida moderne. Une longue période d'échanges culturels s'instaure entre les deux groupes d'immigrants bantu et les Mbisha, Kushites de la Rift Valley déjà établis dans les montagnes et aux alentours⁴². Les Taita-Chaga restés dans le nord des monts Pare sont les ancêtres directs des proto-Chaga du début du millénaire actuel, dont les descendants au cours des siècles suivants allaient être au cœur de la réorganisation sociale et économique de la région du Kilimandjaro⁴³.

Il semble que d'importantes migrations bantu se soient produites aussi dans la région des Grands Lacs pendant la seconde moitié du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, entraînant une forte expansion territoriale des sociétés lacustres. La société lacustre d'origine a probablement été formée par des colons bantu établis au début de l'âge du fer dans les régions, très boisées à l'époque, qui bordent le lac Victoria à l'ouest et au sud-ouest. Ils fabriquaient probablement le genre de poterie urewe trouvée à Bukoba, le plus souvent sur des sites imposants du début de l'âge du fer. A la fin de cette époque, ils avaient pour voisins des Kushites méridionaux, descendant probablement des populations de la Rift Valley qui étaient allées jusqu'à la rive méridionale du lac Victoria, ainsi que des Centre-Soudaniens, à la langue desquels la société lacustre a emprunté des mots comme, par exemple, celui qui désigne la vache. Un premier mouvement de dispersion des populations lacustres s'est produit pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne; c'est à cette époque qu'ont été introduits à l'ouest, près de la grande Rift Valley occidentale qui sépare le bassin du Congo de celui du lac Victoria, les dialectes qui devaient donner naissance par la suite aux langues rwanda-ha et konjo. Au cours d'une deuxième période d'expansion, intervenue, à en juger par les données linguistiques, peu avant le milieu du I^{er} millénaire, des populations d'origine lacustre se sont installées au nord du lac Victoria. Ces mouvements migratoires s'expliquent probablement par une surexploitation de l'environnement, sous l'effet d'une croissance démographique qui a rendu les terres

41. C. Ehret et D. Nurse, 1981*b*.

42. *Ibid.*

43. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

cultivables insuffisantes, et surtout d'un déboisement excessif, associé à la production du charbon de bois nécessaire pour fondre le fer — spécialité ancienne de la région abondamment attestée par les vestiges archéologiques⁴⁴. C'est au cours de cette deuxième période d'expansion que ce qui restait de la société établie dans la région des Grands Lacs a commencé à se scinder en deux groupes distincts, les Rutara et les Ganda-Soga. Un fort contingent d'émigrants, lointains ancêtres des Ganda et des Soga actuels, alla s'installer le long des rives nord-ouest et nord du lac, intégrant les communautés centre-soudaniennes préexistantes. La société rutara est issue des communautés, probablement peu nombreuses, qui sont demeurées dans la région de Bukoba et aux alentours⁴⁵.

Un dernier mouvement d'émigration des populations établies sur la rive occidentale du lac Victoria a sans doute commencé tout à la fin de la période étudiée dans ce volume. S'opérant en direction du nord-ouest, il a porté la langue et la culture rutara jusque dans les régions qui devaient devenir par la suite les royaumes de Nkore, de Mpororo et du Bunyoro. Cette diffusion des idées et des pratiques a sans doute inauguré l'ère des Bachwezi, dont la tradition orale ne conserve qu'un souvenir diffus, et qu'elle peint sous un jour fabuleux, mais qui a vu s'amorcer l'application des principales idées politiques et structures économiques des royaumes ultérieurs.

Tout au long de la période considérée, les prairies et les hautes plaines du centre de l'Afrique de l'Est resteront occupées surtout par des peuples de langues nilotiques et kushitiques, mais apparemment les Nilotes méridionaux étendront leurs territoires alors que les kushites méridionaux connaîtront un indéniable déclin. C'est probablement au cours de ces siècles que se constitua la société essentiellement — mais non exclusivement — pastorale des Dadoga, dans les zones qui s'étendent depuis la bordure occidentale de la Rift Valley, à l'extrême sud du Kenya, jusqu'aux plaines masaï du nord et du centre de la Tanzanie⁴⁶. Cette expansion semble s'être réalisée aux dépens de peuples étroitement apparentés sur le plan linguistique aux anciens Asa et Kw'adza⁴⁷. Au centre du territoire masaï, les Dadoga coexistaient avec des communautés de chasseurs-cueilleurs spécialisés, qui vont conserver la langue du Rift oriental, l'asa (à ne pas confondre avec la langue bantu asu), jusqu'à une date récente⁴⁸. D'autres Nilotes méridionaux de langue tato occupaient les riches pâturages situés immédiatement au sud de la forêt de l'escarpement de Mau. Un groupe de Bantu, ancêtres des Sonjo, semble être resté établi au milieu de la zone de langue tato, car le sonjo moderne contient des emprunts qui peuvent être attribués à des contacts très anciens avec les Dadoga. Selon toute vraisemblance, ce groupe a dû conserver son

44. D. Schoenbrun, 1984; M. C. van Grunderbeck *et al.*, 1983a, 1983b.

45. *Ibid.*

46. C. Ehret, 1971, p.55-57.

47. Le dadoga contient un grand nombre de mots empruntés à la langue du Rift oriental, qui est le sous-groupe kushitique méridional auquel appartiennent les langues asa et kw'adza.

48. C. Ehret, 1974a, p.14-15.

indépendance tout au long de l'histoire de la région en pratiquant, comme ses descendants de l'époque moderne, la culture irriguée le long de l'escarpement du Rift⁴⁹.

La société proto-Kalenjin fut constituée à l'origine de Nilotes méridionaux établis au nord de l'escarpement de Mau. Au cours des siècles qui précédèrent l'an 1000, cette société assimila des Kushites méridionaux⁵⁰, ainsi qu'un important élément bantou, principalement, semble-t-il, parce que les hommes kalenjin épousaient des femmes d'une communauté parlant une forme primitive du luyia-gisu⁵¹. A partir de la fin du I^{er} millénaire, les Kalenjin commencèrent à s'étendre sur de vastes territoires, allant du mont Elgon, au nord-ouest, jusqu'au sud de la chaîne des Nyandarua et à la partie de la Rift Valley qui se trouve dans le centre et dans le sud du Kenya. Cette période d'expansion aboutira en particulier à l'adoption de la langue kalenjin par les bandes de chasseurs-cueilleurs qui subsistaient dans les zones forestières proches du Rift ainsi que dans la forêt de l'escarpement de Mau. Les Kalenjin poussèrent aussi vers l'ouest jusqu'aux territoires actuellement occupés par des peuples de langue luyia, au sud du mont Elgon, où des communautés bantou et kushites méridionales s'étaient apparemment établies auparavant⁵².

D'importants changements ethniques se produisirent aussi, avant l'an 1100, dans le nord de l'Ouganda. A l'ouest de cette région, les Madi, originaires du Soudan central, se disséminèrent à l'est et au nord-est du lac Edouard, formant une fraction non négligeable des populations de l'Ouganda occidental qui devaient être absorbées par les Rutara du Nord au cours de la première moitié du II^e millénaire⁵³. D'autres groupes madi devaient constituer l'essentiel de la population du centre de l'Ouganda septentrional jusqu'à l'époque de l'expansion luo au milieu du millénaire⁵⁴.

Dans la partie orientale de l'Ouganda septentrional, au VII^e siècle, la principale société était celle des Kuliak occidentaux qui occupaient un territoire allant des monts Moroto et Napak, au sud, à la frontière du Soudan actuel, au nord. Dès les environs de l'an 1000, l'intrusion, au cœur de la région, des Ateker, peuple de langue soudanienne venu de l'est, avait fait éclater l'unité de cette société. La fréquence des mots qui, dans le vocabulaire ateker, sont empruntés au kuliak occidental montre que l'expansion des premières sociétés ateker s'est faite par une intégration très poussée des populations kuliak⁵⁵. On ne sait guère à quel stade en était ce processus aux XI^e et XII^e siècles. Il est probable qu'à cette époque, les Kuliak formaient une part appréciable de la population et qu'ils n'avaient pas encore été refoulés vers les zones montagneuses qu'ils occupent aujourd'hui.

49. C. Ehret, 1971, p. 55.

50. *Ibid.*, p. 48.

51. C. Ehret, dans B. A. Ogot (dir. publ.), 1976, p. 13.

52. C. Ehret, 1971, p. 50-51.

53. La présence d'emprunts madi dans les parlers rutara du Nord autorise à avancer cette hypothèse.

54. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 20.

55. C. Ehret, dans J. Mack et P. Robertshaw (dir. publ.), 1982, p. 25.

Les Ateker, dont l'arrivée dans l'est de l'Ouganda déclencha le processus de transformation ethnique de la région, étaient, semble-t-il, issus du groupe des Nilotes orientaux qui vivaient alors à l'extrême sud du Soudan, juste au nord de la frontière actuelle de l'Ouganda. Au début du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, cette population était composée des ancêtres, culturellement et linguistiquement parlant, des groupes bari et lotuko qui occupent encore aujourd'hui certaines de ces zones, et des proto-Maa-Ongamo ainsi que des Ateker. Il semble qu'à la même époque, les ancêtres des Didinga-Murle, eux aussi installés dans les plaines de l'extrême sud du Soudan, aient été les voisins immédiats des Nilotes orientaux au nord-est. Ils exercèrent une influence notable sur les Ateker avant que ces derniers ne s'étendent vers le sud jusqu'en Ouganda oriental⁵⁶, mais n'intervinrent pas directement en Ouganda septentrional avant une époque plus tardive, postérieure à 1100. Un autre groupe qui a compté beaucoup plus tard, dans l'histoire de l'Afrique de l'Est, celui des Luo, était établi, entre le VII^e et le XI^e siècle, immédiatement au nord des Nilotes orientaux et à l'ouest, semble-t-il, des pré-Didinga-Murle, dans certaines parties Sudd situées à proximité et à l'est du Nil, dans le sud du Soudan.

L'exception la plus notable à cette évolution ethnique progressive et à cette expansion graduelle des communautés réside dans l'apparition d'une population entièrement nouvelle dans le centre de l'Afrique orientale, les Maa-Ongamo (il ne faut pas confondre les Maa, dont font partie les Masaï actuels, avec les Ma'a, population kushite méridionale dont il a été question ci-dessus). A partir d'un lieu proche de la zone occupée par les Lotuko à l'extrême sud du Soudan, la communauté proto-maa-ongamo progressa vers le sud en direction des régions de Baringo et de Laikipia, au nord et au nord-ouest du mont Kenya, qu'elle atteignit vers le VIII^e siècle de l'ère chrétienne. Au cours de cette expansion initiale vers le sud, elle semble avoir assimilé une grande partie des Baz, Kushites orientaux des basses terres qui occupaient antérieurement le bassin du lac Turkana⁵⁷. Au sud de Baringo et dans la région de Laikipia, les communautés dominantes avant son arrivée étaient probablement de langues nilotiques et kushitiques méridionales⁵⁸. La culture proto-maa-ongamo porte la marque d'une influence nilotique méridionale sensible, notamment en ce qui concerne l'adoption de la circoncision et du long bouclier ovale⁵⁹. Une fois établis dans la région du mont Kenya, les Maa-Ongamo se divisèrent assez rapidement en deux sociétés. Les Maa proprement dits devinrent les maîtres de la région du bassin de Baringo et de Laikipia et continuèrent de subir fortement l'influence de leurs voisins kalenjin du sud et de l'ouest⁶⁰. Les anciens Ongamo se répan-

56. G. J. Dimmendaal, 1982.

57. C. Ehret, 1974a, p. 40-41; B. Heine, F. Rottland et R. Vossen, 1979.

58. C. Ehret (1971, p. 52-54) situe cette implantation plus loin vers le sud que ne l'indiquent les connaissances actuelles. Les emprunts au kushitique méridional de la langue maa n'ayant pas encore été étudiés comme ils le méritent, il est difficile de déterminer au sein du groupe des langues kushitiques la langue, actuellement disparue, qui en est la source.

59. C. Ehret, 1971, p. 53.

60. C. Ehret (1971, p. 74-75, 166-171) rapproche les preuves de ces contacts avec celles de contacts postérieurs; sur ce point, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

dirent vers le sud, à travers le Rift et peut-être le fossé qui sépare le mont Kenya et la chaîne des Nyandarua, avant de se concentrer dans les plaines du Kilimandjaro et la région des monts Pare⁶¹ où ils influencèrent les techniques d'élevage des peuples taita-chaga qui vivaient là à la fin du I^{er} millénaire. Au début du millénaire actuel, les Ongamo commencèrent à s'intégrer en grand nombre à la société proto-chaga.

Les activités économiques

Sur le plan économique également, les modèles d'activités instaurés durant les premiers siècles du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne pèsent encore beaucoup sur les orientations du changement du VII^e au XI^e siècle.

Conséquence importante de cette situation, la corrélation entre l'appartenance ethnique et le type de production alimentaire demeure très forte. Les Nilotes méridionaux immigrés au Kenya occidental un millénaire auparavant étaient à cette époque un peuple de pasteurs, pratiquant un peu la culture des céréales. A en juger par les lieux d'implantation favorisés des peuples tato et kalenjin et leurs échanges linguistiques avec leurs voisins⁶², leur stratégie de subsistance reste encore pratiquement inchangée en l'an 1000. L'expansion des Maa-Ongamo, Nilotes orientaux, vers les régions centrales de l'Afrique orientale, ne fait que renforcer l'association générale des langues nilotiques avec l'élevage et la culture des céréales comme denrées de base. Dans ce type d'économie, il était inévitable que les Nilotes entrent en conflit avec les Kushites méridionaux, plus exclusivement pasteurs, pour la possession des terres, et que leur expansion aboutisse souvent à l'intégration de communautés kushites auparavant dominantes. Pour la même raison, les Maa-Ongamo, à leur tour, vont intégrer les Nilotes méridionaux.

Les sociétés de langue bantu demeurent dans une large mesure les spécialistes d'un système de culture différent, la culture de repiquage, ainsi baptisée parce que les principales plantes cultivées ne se reproduisent pas à partir de la graine, mais d'une partie du produit récolté, qui est plantée. Les sociétés bantu connaissent et cultivent aussi diverses plantes à graines, comme le sorgho et, dans les hautes terres, le millet; souvent aussi elles élèvent du bétail⁶³. Mais pratiquement jusqu'à la fin du I^{er} millénaire, les variétés africaines d'igname, l'ancien aliment de base des cultivateurs d'Afrique occidentale, vont sans doute rester l'une des principales sources de nourriture de presque tous les peuples bantu de l'intérieur de l'Afrique orientale. Les premières cultures de l'Asie du Sud-Est sont aussi cultivées par repiquage et exigent des précipitations très abondantes. L'adoption de ces cultures, notamment l'igname d'Asie, le taro et la banane, a dû être particulièrement facile pour les sociétés bantu en raison tant des conditions

61. C. Ehret, 1974a, p. 40-41; R. Vossen, 1978.

62. C. Ehret, 1971, p. 144-162.

63. C. Ehret, 1974b.

climatiques que de leur connaissance antérieure de la culture de repiquage. L'introduction de ces cultures ne pouvait que confirmer la réussite des économies bantu et contribuer à retarder tout changement appréciable de stratégie agricole.

Il y a quelques exceptions à ces grandes tendances. La communauté bantu des Sonjo, déjà signalée, utilise largement l'irrigation et les engrais animaux pour toute une série de cultures sur des terres qui, autrement, seraient restées improductives. Leur modèle est probablement d'inspiration kushite méridionale et son adoption pourrait fort bien remonter à une date antérieure à 1100. Sur les versants escarpés de la vallée du Kerio, au centre du Kenya, plusieurs petites communautés, utilisant vers 1100 les variétés de la langue kalenjin ancienne dont l'évolution ultérieure aboutira aux parlers marakwet actuels, utilisent peut-être elles aussi l'irrigation et l'engrais animal et assurent l'essentiel de leur subsistance par la culture intensive, et non l'élevage. Et dans certaines parties de la Tanzanie, on trouve au cours de la période 600-1100 des sociétés bantu qui accordent une place proportionnellement beaucoup plus importante aux céréales et aux autres plantes à graine qu'à l'igname. C'est le cas de la communauté des Ruvu occidentaux qui, partis en direction de l'ouest à la fin de cette période, vont s'installer sur des terres plus hautes et plus sèches, probablement dans la région de Kagulu au centre-est de la Tanzanie, qui se prêtent à l'élevage et à la culture des céréales. Les Bantu proto-takama se sont peut-être adaptés plus tôt à un climat plus aride; c'est de leur langue que dérivent le kimbu, le nyamwezi-sukuma, le rimi (nyaturu) et l'iramba. Leurs premiers établissements se situaient peut-être tout près, ou à l'ouest ou au nord-ouest, du fleuve Wembere, dans le centre-ouest de la Tanzanie. En ce cas, la culture de l'igname n'aurait pu être rentable que sur des sols humides, sur la rive même du Wembere par exemple. Les premières vague d'expansion takama n'auraient été rendues possibles que par l'essor de la culture des céréales, évolution déjà amorcée, semble-t-il, au début du XI^e siècle⁶⁴.

Dans un cas, la confirmation des tendances antérieures d'évolution des modes de subsistance aboutit à l'apparition d'un système vraiment nouveau, la culture de repiquage des hautes terres, combinaison de plantes et de techniques existantes constituant le système le plus productif qui ait jamais encore été pratiqué à l'époque en Afrique orientale. La nouvelle culture de base est la banane. De toute évidence, la connaissance de cette plante a pénétré assez loin à l'intérieur des terres dès la fin de la seconde moitié du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, apparemment à travers la région des monts Pare jusqu'au mont Kenya; en effet, le nom de la banane a la même racine en taita-chaga et en thagicu et il est emprunté au proto-thagicu par les proto-Maa-Ongamo du mont Kenya vers le X^e siècle, ou même avant⁶⁵. Mais c'est apparemment sur les monts Pare que le passage à une forme accomplie de culture de repiquage de hautes terres s'opère, à l'approche de la fin du millénaire. Les Dawida, qui se séparent des Proto-Chaga et quittent le nord

64. Voir aussi Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

65. En proto-chaga-dawida: *maruu*; en proto-thagicu: *marigo* et en proto-ongamo: *mariko*.

des monts Pare pour s'installer dans les monts Taita vers le X^e ou le XI^e siècle, continueront jusqu'à une date récente à donner la priorité de l'igname. Au contraire, les proto-Chaga de l'époque créent une terminologie complexe pour désigner la banane et la culture de la banane, ce qui prouve que celle-ci supplante alors l'igname comme aliment de base. Si la culture de repiquage des hautes terres du nord-est de la Tanzanie est aussi productive, c'est parce qu'elle fait systématiquement appel à l'irrigation et à l'engrais animal. Des techniques de culture d'origine kushite méridionale sont appliquées à une plante originaire de l'Asie du Sud-Est par des peuples qui possèdent déjà une tradition culturelle du repiquage. Ce n'est certainement pas par hasard que la diffusion de la communauté de langue chaga tout autour des versants est et sud du Kilimandjaro peut être datée des siècles qui suivent immédiatement cette période.

Toutefois, la culture de la banane n'a pas pénétré dans l'arrière-pays de l'Afrique orientale uniquement à partir de la côte du Kenya ou du nord de la Tanzanie; en fait, cette voie a été relativement secondaire. Les données linguistiques montrent que la banane a aussi gagné la région des Grands Lacs directement à partir du Sud, plus précisément à partir du Malawi et du bassin du Zambèze, dans le cadre d'une progression beaucoup plus vaste, par laquelle la culture de cette plante s'est étendue de la région du bas Zambèze à l'ensemble de l'Afrique occidentale en passant par le bassin du Congo. C'est ce mouvement général de propagation qui constitue l'évolution admise jusqu'ici par les botanistes⁶⁶.

La pénétration de la plante dans le Sud, par l'intermédiaire des franges plus humides de l'extrême ouest de l'Afrique orientale, l'a probablement fait découvrir aux Bantu de la région des Grands Lacs et aux populations du mont Elgon bien avant l'an 1000. Un mode de culture assez comparable au système de repiquage pratiqué dans les hautes terres de la Tanzanie du Nord-Est a fini par faire son apparition dans plusieurs régions où les conditions s'y prêtaient, notamment dans la région du mont Elgon, zone à partir de laquelle la plante a probablement par la suite atteint le Busoga et le Buganda⁶⁷, la région de Bukoba et la zone de l'extrême sud, à la pointe septentrionale du lac Malawi. Mais les méthodes de culture intensive semblent avoir été réinventées par chaque société, sous l'effet de la même nécessité d'intensifier la capacité de production alimentaire dans des environnements semblables; sauf peut-être dans le cas du mont Elgon, cette évolution s'est produite plus tard que chez les Chaga, c'est-à-dire généralement après 1100.

La tendance au remplacement de la technique des outils de pierre par le travail du fer se poursuit pendant la période du VII^e au XI^e siècle. Il semble que les métaux aient pénétré en Afrique orientale au début de l'ère chrétienne par deux voies, l'ouest et le nord-ouest, et la côte est. Les colo-

66. Voir surtout N. W. Simmonds, 1962, ainsi que J. Barrau, 1962 (note de codirecteur de publication: J. Barrau a maintenant une opinion quelque peu différente).

67. Voir aussi Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 19.

nies de peuplement bantu du début du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne comprenaient souvent, apparemment, des forgerons, et la connaissance du travail du fer semble s'être diffusée à peu près dès cette époque autour du versant nord du mont Elgon et jusque chez les Nilotes méridionaux de l'ouest de la vallée du Rift⁶⁸. Dans le nord de la Tanzanie, certains des Kushites méridionaux paraissent avoir connu le fer dès la colonisation bantu⁶⁹. Leur connaissance des métaux leur venait probablement des côtes de l'océan Indien, où les commerçants du Proche-Orient troquaient des objets de fer dès le I^{er} ou le II^e siècle⁷⁰. Mais le travail du fer a été lent à s'implanter à l'intérieur des terres. Dans de nombreuses régions, le fer est sans doute longtemps resté un métal rare, utilisé pour la parure, mais trop précieux pour être gaspillé à faire des outils. C'est seulement entre le VIII^e et le X^e siècle que s'effondre définitivement la tradition de fabrication des outils de l'Elmenteitien, attribuée à des habitants du centre du Kenya parlant une langue nilotique méridionale, à une époque où se fait sentir la présence de nouveaux immigrants utilisant le fer, les Maa-Ongamo. Chez les peuples du Rift occidental, en Tanzanie du Nord, il se peut également que la métallurgie du fer tarde également à supplanter totalement les outils de pierre. Mais en l'an 1100, ceux-ci sont sûrement devenus très rares dans presque tout l'intérieur de l'Afrique orientale, sauf peut-être dans les zones les plus sèches du bassin du Ruaha au sud-est de la Tanzanie et dans certaines parties de la Tanzanie occidentale, où les chasseurs-cueilleurs les conserveront peut-être quelques siècles de plus.

Pendant presque toute la période s'étendant de 600 à 1100, et dans la plupart des régions, le commerce est une activité sporadique qui répond à des besoins précis et limités : nourrir la population les années de famine ou liquider des excédents occasionnels, par exemple de coquilles d'œufs d'autruche collectées par les chasseurs-cueilleurs et utilisées par de nombreux peuples pour faire des parures. Il existe certains courants d'échanges plus ou moins réguliers : ce sont, par exemple, les exportations des zones productrices d'obsidienne vers le centre du Kenya, où cette pierre sert encore à tailler les lames de l'Elmenteitien jusqu'au VIII^e ou IX^e siècle, et le commerce des coquillages cauris de la côte est⁷¹. Mais ces échanges se font d'une communauté à une autre, sans guère nécessiter de transport sur de longues distances, et sans faire appel à des marchés et marchands réguliers.

La seule spécialisation professionnelle qui existe au VII^e siècle est le forgeage. Ce n'est sans doute pas une activité répandue dans toutes les sociétés de l'intérieur de l'Afrique orientale ; de nombreuses communautés doivent se procurer le fer par voie d'échange et ne vont donc peut-être connaître que de loin les techniques de la fonte, voire du forgeage, pendant plusieurs siècles encore.

68. C'est C. Ehret (1971, p. 44) qui suggère cette datation.

69. Comme l'indique le fait que certains termes importants concernant le fer et le travail du fer en taita-chaga, sonjo et thagicu sont empruntés au méridional ; voir C. Ehret, inédit.

70. On trouvera une description de ce commerce dans le *Périple de la mer Erythrée*.

71. S. H. Ambrose, 1982 ; C. Ehret, 1971, p. 98.

Une autre spécialisation professionnelle apparaît peut-être vers les VIII^e-IX^e siècles, à l'époque où les différences ethniques associées aux types de poterie s'effacent partiellement dans les régions centrales du Kenya, occupées par les Nilotes méridionaux et les nouveaux arrivants maa-on-gamo. A partir de cette époque, un certain nombre de groupes de langue nilotique se mettent à utiliser un seul type de poterie, la poterie lanet⁷². C'est sans doute à ce moment que la poterie devient ce qu'elle restera, une activité spécialisée exercée essentiellement par les chasseurs-cueilleurs du Rift et de la forêt de Mau. Ceux-ci sont de plus en plus tributaires de leurs échanges avec les Nilotes ; c'est ce qui explique sans doute en partie pourquoi l'expansion des proto-Kalenjin à partir du XI^e siècle va s'accompagner d'une généralisation de la langue kalenjin chez les cueilleurs de toutes les zones qui entourent le Rift.

Comme nous l'avons déjà signalé, il existe probablement dès cette époque un commerce de poteries entre le nord des monts Pare et le Kilimandjaro, les vendeurs étant les communautés bantu et les acheteurs, selon toute vraisemblance, les anciens Asa vivant dans les environs du Kilimandjaro. Chez les populations des monts Pare et les chasseurs de la vallée du Rift, la poterie ne doit cependant être qu'une activité à temps partiel pour des gens qui s'occupent surtout de pourvoir aux besoins du foyer. La spécialisation ne débouche donc pas immédiatement sur l'apparition de marchés réguliers et institutionnalisés, mais elle contribue peut-être à l'apparition dans plusieurs régions du centre de l'Afrique orientale de lieux particuliers, où les gens ont l'habitude de se rendre pour se procurer les produits dont ils ont besoin. Dans la zone située entre le Kilimandjaro et la région du nord des monts Pare, qui est un grand centre de fabrication d'objets de fer comme de poteries⁷³, le processus va peut-être encore plus loin, pour aboutir à la création de vrais marchés réguliers dès le début du II^e millénaire⁷⁴.

L'organisation sociale

Une caractéristique qui se retrouve absolument dans toutes les sociétés de l'intérieur de l'Afrique orientale du VII^e au XI^e siècle est l'échelle réduite des cellules d'habitat et des cellules politiques, en dépit de la grande diversité des principes d'organisation sociale des différents peuples. Les conditions commerciales qui aboutiront sur la côte à la naissance des villes n'existent pas à l'intérieur, pas plus, apparemment, que la base économique nécessaire pour faire vivre de vastes groupements organisés en cités.

Le mode d'habitat le plus courant dans le Nord est un ensemble d'habitations dispersées. Très ancien, il remonte aux premiers établissements des Kushites méridionaux et c'est aussi celui des colonies de Nilotes méridionaux

72. S. H. Ambrose, 1982.

73. Voir I. N. Kimambo, 1969, chap. 4 notamment.

74. L. J. Wood et C. Ehret, 1978.

du dernier millénaire avant l'ère chrétienne. Les immigrants bantu du début de l'ère chrétienne venaient d'un milieu où la vie en villages était la règle, mais la diffusion de la langue bantu n'en entraînait pas nécessairement la création. Là où les colonies bantu avaient rencontré et assimilé d'importantes communautés kushites ou nilotes, le vieux mode d'habitat avait tendance à se maintenir, comme dans les hautes terres du Kenya et dans certaines parties du nord de la Tanzanie. Plus au sud, en revanche, les groupes de langue bantu vivaient généralement en villages.

Il semble que les sociétés kushites méridionales aient été habituellement composées de clans autonomes, dont chacun possédait son chef reconnu. Chez les premiers colons bantu, on peut retrouver la même structure caractéristique du clan dirigé par un chef héréditaire⁷⁵. Mais il semble probable que les chefs de clan bantu jouaient un rôle politique actif et intervenaient dans la plupart des domaines de la vie de la communauté, alors que les chefs de clan kushites avaient sans doute pour fonction principale de présider à l'attribution des terres, bien faciles à se procurer en cette époque de densité de population beaucoup plus faible. L'abandon fréquent de l'ancienne racine désignant le chef (*kumu*)⁷⁶ dans les langues bantu de l'intérieur de l'Afrique orientale donne à penser que le rôle du chef a dû se trouver souvent considérablement altéré lorsqu'un dialecte bantu oriental a été adopté comme langue par la communauté nouvelle. Il est en général difficile de dater ce genre d'évolution, mais on en connaît quelques exemples correspondant probablement à la période qui va de 600 à 1100. Ainsi, la chefferie de clan thagicu (*muramati* en gikuyu) ressemble plus à une variante de la forme kushite méridionale qu'à un dérivé du prototype bantu⁷⁷. Comme cette institution remonte chez les Thagicu à une date antérieure à 1100, il se pourrait fort bien que ce soit un élément de continuité hérité de leur composante gumba et reflétant les interactions sociales des Kushites méridionaux et des peuples de langue bantu vivant sur le mont Kenya à cette époque.

Il est deux cas où, dans les communautés bantu orientales, apparaît un chef d'un genre nouveau, puisque au lieu d'être lié à un seul clan, il exerce son pouvoir sur un territoire dont les habitants appartiennent à des clans différents. La première évolution de ce type, qui s'est produite dans la région des Grands Lacs, date sans doute d'une époque antérieure à celle qui est traitée dans ce chapitre. Déjà dans la langue des populations protolacustres, qui a cessé d'être parlée au tout début de l'ère chrétienne, la racine bantu signifiant à l'origine « chef » servait à désigner le docteur-devin (le sorcier-guérisseur) et un terme différent était utilisé pour nommer le chef politique de la société. Cela tient probablement à l'apparition, dans la société protolacustre, d'une nouvelle catégorie de chefs qui ont relégué les anciens responsables dans des fonctions essentiellement religieuses et médicales; une évolution politique analogue s'est observée plus récemment

75. J. Vansina (1971, p.262) estime que la parenté jouait un rôle moins important que nous ne le supposons ici.

76. Elle devient *fumu* et désigne les devins plutôt que les chefs; voir ci-dessous.

77. G. Muriuki, 1974, p.75.

dans l'histoire de la région des Grands Lacs⁷⁸. La maîtrise de l'accès à un matériau d'une importance nouvelle, le fer, constituait, à la fin de l'époque considérée et même avant, la base économique requise pour l'instauration d'une chefferie de plus grande envergure. C'est précisément le long de la rive occidentale du lac Victoria, c'est-à-dire là où, pense-t-on, vivaient les communautés protolacustres, qu'une industrie du fer particulièrement avancée s'était développée pendant la seconde moitié du dernier millénaire avant l'ère chrétienne⁷⁹. Dans ces communautés caractérisées par les contacts multi-ethniques, les nouveaux chefs pourraient avoir encore renforcé leur position en jouant un rôle d'arbitre entre des groupes apparentés d'origines ethniques différentes, devenant ainsi les pivots de l'intégration des Centre-Soudaniens, des Kushites méridionaux et des populations de la région des Grands Lacs en une seule et même société⁸⁰. Peut-être l'existence de cette institution nouvelle explique-t-elle pour une large part l'expansion persistante des populations des Grands Lacs à diverses périodes du 1^{er} millénaire.

Il est possible toutefois que, dès l'époque de l'expansion rutara au début du II^e millénaire, l'autorité des chefs (voire des rois) de la partie occidentale de la région des Grands Lacs ait commencé à se fonder sur une base nouvelle, susceptible de servir de point d'appui à une unité politique beaucoup plus large : le pouvoir de disposer de l'excédent de bétail et de le redistribuer⁸¹. La première apparition d'entités politiques réellement étendues basées sur une économie politique de ce genre est apparemment postérieure à 1100⁸².

Le second cas de transformation de la chefferie territoriale avant le XII^e siècle s'observe à très petite échelle parmi les Proto-Chaga du début du II^e millénaire ; il semble avoir coïncidé avec la phase de maturité de la culture de repiquage pratiquée dans les hautes terres. Le changement social qui caractérise cette période dans le nord des monts Pare et dans certaines parties de la région du Kilimandjaro, et qu'attestent clairement les données linguistiques, est l'intégration de groupes importants d'anciens Asa et d'anciens Ongamo à la société proto-chaga. On peut penser que la culture de repiquage a donné aux premiers Chaga un avantage décisif sur le plan de la production et a donc servi de moteur à l'expansion chaga. La chefferie aurait alors pris une forme nouvelle parce que le rôle du chef comportait la fonction d'intégration requise pour l'assimilation de peuples d'origines ethniques et, partant, de lignages différents. Le nouveau type de chefferie ainsi créé a dû regrouper une population beaucoup plus nombreuse que le clan typique des périodes antérieures, quoique très réduite encore par rapport à celle des royaumes

78. I. Berger (1981) pense qu'un phénomène de cette nature s'est produit lors de l'ascension des États de la région des Grands Lacs au cours des derniers siècles.

79. P. Schmidt, 1978, p. 278 en particulier.

80. A. Southall (1954) a montré qu'un phénomène de ce genre s'est produit plus récemment chez les Alur de la région nord-ouest des Grands Lacs.

81. Cette hypothèse a déjà été émise par C. Ehret *et al.* dans un document non publié de 1972 et avancée par ailleurs, à partir de données différentes, par I. Berger (1981).

82. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 20.

d'Afrique orientale postérieurs, et sans doute inférieure à celle des chefferies lacustres typiques de la même époque.

Toutefois, au cours des siècles qui nous intéressent, ce ne sont sans doute pas les sociétés de l'intérieur de l'Afrique orientale dotées de dirigeants héréditaires qui parviennent à la coopération sociale et politique potentielle la plus étendue, mais les Nilotes méridionaux et les Maa-Ongamo. Depuis des siècles, les institutions de ces communautés, différentes dans leurs structures particulières, mais qui produisent les mêmes effets du point de vue social, regroupent tous les jeunes hommes dont les foyers se trouvent dispersés sur un vaste territoire. Les limites du recrutement pour telle classe d'âge désignée tendent à se confondre avec les limites de la société. Par leur appartenance à une même classe d'âge, des hommes venus de régions éloignées peuvent coopérer pour lancer des expéditions contre d'autres peuples quand ils sont jeunes et pour faire régner la concorde au sein de la communauté une fois parvenus à l'âge mûr. L'existence de ces institutions explique probablement en partie que la langue nilotique et l'identité ethnique nilote tendent à long terme à supplanter le kushitique méridional. En cas de conflit ou d'autre malheur comme la famine, les Nilotes peuvent, au moins en théorie, s'appuyer sur un groupe beaucoup plus large.

Dans cette perspective, la disparition de l'organisation sociale selon l'âge chez beaucoup des Bantu d'Afrique orientale, ainsi que de la circoncision, devient un phénomène intéressant. Comme la reconstitution linguistique l'indique clairement, les colons installés dans les régions de l'intérieur au début de l'âge du fer pratiquaient la circoncision des garçons et les regroupaient en classes d'âge⁸³, mais leur recrutement était probablement local, et elles n'avaient ni la structure rigide ni les rôles sociaux variés attribués aux institutions similaires chez les peuples de langues nilotiques. Et cependant, les différentes sociétés bantu installées au I^{er} millénaire au sud de la Tanzanie, qui dans bien des cas conservaient des caractéristiques culturelles très archaïques qui s'étaient perdues plus au nord, comme la filiation matrilineaire et la chefferie de clan, avaient abandonné la circoncision et les classes d'âge à une date incertaine, mais probablement très ancienne de leur histoire. En général, la circoncision ne s'est maintenue qu'au voisinage des sociétés kushites ou nilotes méridionales qui la pratiquent également; le regroupement par âge s'est conservé chez les Bantu des régions septentrionales de l'intérieur, où l'on peut déceler l'influence de l'exemple nilote.

Dans certains cas, cette influence peut être très forte, et c'est justement pendant la période qui va du VII^e au XI^e siècle qu'elle se fait le plus sentir. Nous en avons une première série d'exemples avec les systèmes de classement par génération des peuples thagicu du mont Kenya, pour lesquels il faut admettre l'hypothèse d'une inspiration en partie nilotique méridionale

83. Le proto-Bantu oriental possède les racines *al* (*aluk*, *alik*, *alam*) et *tiin* (conservées en chaga et en seuta et connues également dans le mongo du Zaïre) qui signifient « circoncire »; la vieille racine bantu *kula*, pour « classe d'âge », ne s'est conservée jusqu'à nos jours en Afrique orientale que dans les langues gusii-kuria et luyia-gisu, mais elle existe aussi dans certaines langues bantu du Nord-Ouest (C. Ehret [1976, p. 19, note 33] a fourni à ce sujet une explication erronée).

remontant au moins à la période proto-thagicu⁸⁴. Un autre exemple remarquable est celui des Chaga, dont les conceptions en matière de classes d'âge dénotent un apport capital des Maa-Ongamo, ou sans doute, plus précisément, des anciens Ongamo pendant la période proto-chaga du tournant du I^{er} millénaire⁸⁵. Dans la société chaga, le contrôle des institutions reposant sur l'âge, qui sont transformées, passe aux mains du nouveau type de chef local, non clanique, qui les utilise pour les besoins de la défense et comme réserve de main-d'œuvre, alors que sur le mont Kenya, les classes d'âge deviennent le foyer de l'activité politique et la base d'une coopération plus étendue sur le plan territorial dans un groupe de sociétés qui ignorent les rôles politiques héréditaires. Ce que l'on peut indiquer, c'est que les classes d'âge ne répondent à aucune nécessité imperative dans les régions plus méridionales où les colons bantu ne trouvent à leur arrivée que des populations clairsemées vivant de la chasse et de la cueillette. Plus au nord, en revanche, les pratiques de regroupement par âge des « producteurs de nourriture » voisins viennent renforcer ou modifier les conceptions des bantuphones; l'adoption des modèles nilotiques, en particulier, fournit parfois un nouveau moyen efficace d'intégrer des communautés étrangères aux sociétés bantu et de résister aux pressions exercées par les nouvelles expansions nilotiques à la fin du I^{er} et au tout début du II^e millénaire.

Les systèmes religieux

La plupart des peuples de cette période du VII^e au XI^e siècle appartiennent à l'un ou l'autre des deux grands systèmes religieux existants.

Dans une grande partie de l'intérieur du Kenya et vers le sud, ainsi que dans toute la Tanzanie centrale, domine la croyance en une divinité unique, habituellement identifiée métaphoriquement avec le ciel. Cette religion considère l'existence du mal comme la conséquence d'une punition ou d'un jugement divin⁸⁶ et ne porte pas un intérêt particulier aux esprits des ancêtres. Dans les versions qui en sont répandues chez les peuples de langue kushitique, elle comprend aussi parfois la croyance en des esprits inférieurs, capables de nuire, et chez certains Kushites méridionaux du Rift, on y trouve une métaphore céleste différente, rattachant la divinité au soleil, et non au ciel en général, variante qui a été adoptée quelques siècles avant le début de la période considérée ici par les ancêtres nilotiques méridionaux des Tato et des Kalenjin.

84. C. Ehret, 1971, p. 43.

85. Le système de classes d'âge ressemble beaucoup à celui des Ma'a, mais il ne peut être rattaché directement à une influence masai; il ne reste donc que les contacts antérieurs avec les Maa-Ongamo, c'est-à-dire les contacts entre les anciens Ongamo et les premiers Chaga, comme source d'influence possible, à moins de considérer que le système chaga est le système bantu ancien modifié au contact du système ongamo.

86. Pour une description détaillée d'une variante de cette religion, voir E. E. Evans-Pritchard, 1956.

Dans une large portion de la moitié méridionale de l'intérieur de l'Afrique orientale et dans une grande partie de la région des Grands Lacs, c'est une religion différente qui domine. Cet ensemble de croyances, apportées par les colons bantou au début de l'âge du fer, reconnaît l'existence d'un dieu créateur, mais l'essentiel de ses rites concerne les ancêtres. Le mal est le plus souvent attribué à l'envie ou à la méchanceté humaine, à l'action de personnes qualifiées, pour employer les équivalents européens de leurs noms, de « sorcières » ou de « sorciers ». Dans la région des Lacs, une forme nouvelle de croyance en des esprits fait son apparition : les croyants invoquent souvent désormais des esprits plus prestigieux et plus influents que ceux de leurs ancêtres. On peut faire remonter cette pratique religieuse à l'époque protolacustre, au début de la période considérée dans ce volume⁸⁷, mais il est probable qu'elle n'a pris une importance de premier plan que pendant le II^e millénaire, parallèlement — et souvent en réaction — au développement du système politique.

Dans l'intérieur de l'Afrique orientale centrale, où les deux religions coexistent, les deux derniers millénaires sont marqués par une tendance à la fusion des composantes de ces deux philosophies. Quelques-unes de ses manifestations les plus importantes appartiennent à la période qui s'étend du VII^e au XI^e siècle. Dans l'ouest du Kenya, c'est à cette époque que se diffuse l'idée de l'importance du culte des ancêtres, probablement à partir des pré-Luyia-Gisu en direction de l'est, jusqu'aux pré-Kalenjin ; de même, la notion de sorcellerie comme explication du mal semble-t-elle déjà assimilée par les Kalenjin à la fin du I^{er} millénaire⁸⁸. Au nord des monts Pare et dans des régions voisines du Kilimandjaro, la métaphore du dieu-soleil s'implante dans la pensée religieuse des proto-Chaga vers le début du II^e millénaire⁸⁹. L'intégration de groupes parlant l'ancien asa par les proto-Chaga entraîne apparemment l'adjonction des conceptions kushites méridionales de la divinité à un culte des ancêtres encore très actif, issu de la composante bantou de l'héritage chaga, tout comme l'assimilation à la même époque des anciens Ongamo apporte une importante modification de l'organisation des classes d'âge dans la société. Ailleurs, cette période ne semble pas connaître de grand changement de valeurs et de croyances.

Conclusion

Pour l'intérieur de l'Afrique orientale, par conséquent, le demi-millénaire qui s'étend de 600 à 1100 n'est pas une ère de grands bouleversements,

87. I. Berger, 1981 ; P. R. Schmidt, 1978.

88. Voir C. Ehret, 1971, p. 157. Il y avait dans le vocabulaire proto-kalenjin une distinction systématique entre la « sorcellerie » et les autres formes plus bénignes de médecine, distinction qui ne se retrouve pas dans le proto-nilotique méridional.

89. L'emploi du vieux mot bantou signifiant « soleil » pour désigner Dieu est une constante du chaga alors que le dawida et le sagara conservent la racine bantou orientale plus ancienne qui signifie Dieu (*Mulungu*). Le changement de métaphore ne s'est donc produit dans le proto-chaga qu'après la dernière scission, celle qui a abouti à la formation du dawida.

mais il est marqué par divers changements de moindre importance dans différentes parties de la région. L'économie reste généralement alignée sur les divisions géographiques et ethniques instaurées au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne; les Bantu continuent à pratiquer la culture de repiquage, et un peu celle des céréales, sur des terres mieux arrosées et bien boisées, cependant que les Nilotes et les Kushites expérimentent diverses combinaisons d'élevage et de culture des céréales dans les zones plus sèches du Nord et du Centre. Les chasseurs-cueilleurs de langue khoisan sont peut-être encore à peu près les seuls occupants de certaines parties de l'ouest et du sud-est de la Tanzanie. Mais dans le même temps, il y a manifestement des échanges culturels, et même matériels, très importants entre les sociétés; un commencement de spécialisation économique s'instaure dans certaines régions; et dans un certain nombre de cas, il se produit de nouveaux amalgames remarquables de peuples. L'exemple le plus frappant est la fusion des Nilotes, des Kushites méridionaux et des Bantu qui aboutit à la formation des proto-Chaga, société vraiment nouvelle qui intègre les idées et les pratiques fondamentales de chacune de ses trois composantes culturelles. Le chaga devient la langue de la nouvelle société, sans doute parce que les populations qui parlaient le pré-chaga ont été les premières à pratiquer la culture de repiquage des hautes terres, sur laquelle repose l'économie de ce peuple.

Une des caractéristiques de cette période est l'isolement très net de l'intérieur de l'Afrique orientale par rapport aux courants de changement qui sont si fortement prédominants dans l'océan Indien. Quelques cultures d'origine indonésienne, comme celle de la banane, ont commencé à se répandre à l'intérieur avant même le VII^e siècle, mais il n'y a, semble-t-il, aucun autre apport culturel ou matériel important provenant de la même source entre le VII^e et le XI^e siècle. La culture de repiquage, qui apparaît vers le X^e ou le XI^e siècle, certainement à cause des conditions locales, est bien centrée sur la banane comme culture essentielle, mais les principes et les pratiques qui constituent cette agriculture proviennent d'un fond africain beaucoup plus ancien et ne doivent rien aux influences contemporaines venues de l'océan Indien.

Sur la côte, les activités commerciales connaissent un grand essor aux environs des IX^e et X^e siècles. Il y a tout lieu de penser que les peuples d'Afrique orientale qui y participent directement sont les proto-Swahili, que l'on peut se représenter comme les habitants d'établissements maritimes, très probablement situés le long des côtes du nord du Kenya et de l'extrême sud de la Somalie. Les marchands de l'époque étendent leurs activités sur la côte même très loin vers le sud, apparemment jusqu'à la région du Limpopo, où dès les XI^e-XII^e siècles un royaume qui a son centre sur le site de Mapungubwe commence à prospérer grâce au commerce de l'or du Zimbabwe⁹⁰. Mais les activités commerciales ne pénètrent pas à l'intérieur de l'Afrique orientale. Certes, quelques coquillages se retrouveront très loin dans l'arrière-pays, en

90. T. N. Huffman, 1981.

passant d'une communauté à l'autre à la faveur d'échanges locaux à petite échelle, mais apparemment, les régions de l'intérieur n'offrent aux marchands de l'océan Indien aucun produit qui ne soit déjà disponible à quelques kilomètres de la côte. Dans l'ensemble, les peuples de l'intérieur sont capables, tout au long de cette période, de pourvoir à leurs propres besoins matériels, tels qu'ils les perçoivent, et le resteront dans les siècles suivants.

Un autre changement capital, d'une importance considérable à long terme, mais moins manifeste dans l'intérieur, se prépare peut-être déjà durant la seconde moitié du I^{er} millénaire. L'exploitation plus intensive des terres qu'impliquent les pratiques culturelles de la plupart des Bantu à l'époque semble indiquer que les aires de langue bantu ont déjà commencé à devenir des zones de concentration de populations. Au cours du II^e millénaire, ces régions se transformeront de plus en plus en réservoirs de populations et seront à l'origine de beaucoup des plus importants mouvements migratoires et de la plupart des grands courants d'évolution.